

mais il parcourt le golfe du Saint-Laurent et prend possession du « Canada », au nom de François I<sup>er</sup>, en érigeant une croix sur la falaise de Gaspé. L'année suivante, il établit le caractère insulaire d'Anticosti et de Terre-Neuve, reconnaît le cours du Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine et découvre une terre inconnue entre le royaume de Canada (Québec) et Hochelaga (Montréal). Serait-ce le Saguenay ? Il retournera au Canada en 1542 sous le commandement de Roberval. François Maspero donne une édition des œuvres complètes des découvreurs de l'Amérique qui reprend, les archaïsmes de l'écriture en moins, celle de Charles-André Julien (1946). Le lecteur y trouve les trois récits de Cartier et le texte très court de Roberval. Le « Brief Récit » de Cartier, qui relate sa deuxième expédition, est le plus connu. L'auteur tient son journal de bord et se soucie surtout de repères maritimes et de ressources minières, voit dans le Nouveau monde une terre féconde et accueillante, au riche potentiel agricole. Il dépeint les Indiens et ne cesse de s'étonner de leur goût de la bimbeloterie. Ils sont aisément christianisables, pense-t-il, donc pleins d'avenir. Jacques Cartier, « Voyages au Canada », 272 pages, François Maspero, éd.

## CINÉMA

■ « Cap au Nord ». Une équipe de joyeux mais très sérieux Canadiens a décidé de forcer le « passage du Nord-Ouest » en reprenant la route que Knud Rasmussen avait ouverte en 1905. Ils vont relier Montréal à Vancouver par l'Arctique. Rasmussen avait mis plusieurs années, en partant d'Oslo, pour réaliser son exploit. Nos gais lurons mettront vingt-huit mois, hiverneront deux fois au nord du Cercle polaire et rapporteront un film de près de deux heures qui a la saveur des grandes aventures. Après neuf mois de préparation, ils quittent Montréal sur un voilier de onze mètres. Ils descendent le Saint-Laurent et gagnent la côte ouest du Groenland qu'ils suivent pour éviter les icebergs à la dérive. Dans la mer de Melville, ils sont pris dans les

glaces. Le passage du Nord-Ouest est comme le Saint-Graal : il se mérite. Les mois passent, qui acheminent lentement l'équipage vers le succès. La caméra, qui filme sans effets, est le témoin quotidien du J. Bernier II. S'y ajoutent des images sur les Inuit (Esquimaux) et même sur les grands devanciers : John Franklin, Knud Rasmussen, Joseph Bernier, Robert Peary. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

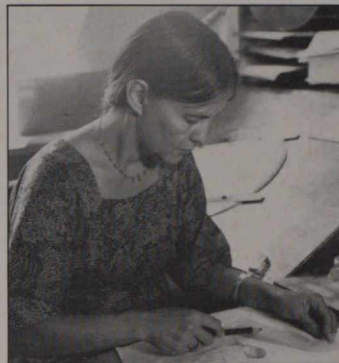
■ « Le temps des sucres » commence au printemps, quand la sève s'éveille. Michel Lessart nous emmène au Québec suivre avec François Lafiteau le long processus qui aboutit au sirop d'érable. C'est l'occasion de découvrir les origines et l'évolution d'une coutume apprise des Indiens et aujourd'hui relayée par l'industrie. Elle est passionnante,



cette tradition qui fait vibrer les hommes à la fin de l'hiver ! Ils montent dans la forêt et s'installent pour plusieurs semaines dans les érablières. La cabane à sucre est « débarrée » (ouverte) pour une nouvelle saison ; on inspecte les arbres ; on les incise et les « gontrelles » qui canaliseront le liquide sont plantées sur les troncs. Quand la sève est recueillie et filtrée dans « la flanelle et le lin », vient la « haute tâche » du bouilleur : la cuisson. C'est par elle qu'on ressent réellement le retour des beaux jours. Le sirop se fige, après des heures. Les hommes célèbrent la fête de la chaleur, de la lumière, de la religion, de la nature et de la vie. On mange, on boit, on rit et on coule le sucre dans des moules sculptés : cœurs décorés et dedicacés, animaux

familiers, ferme reconstituée. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ Suzanne Gervais réalise son premier court métrage, « Cycle », en 1971. Celui-ci est suivi de « Climats », de « la Plage » et de



« Solitude ». De film en film, on retrouve sur fond d'aquarelle des personnages qui se recréent dans un environnement-magma dont ils ne se dissocient pas complètement. Suzanne Gervais sait évoquer les moments impalpables, les sentiments informulés. Elle exprime les mille et une nuances nées de l'amour physique et de la tendresse. Un couple s'anime et se découvre peu à peu pour aboutir à l'entente. Les couleurs répondent aux formes et ponctuent de leur symbolique les gestes submergés d'amour ou bloqués dans leur élan par des réticences. En contrepoint de cette vision se dresse la solitude. Sur une plage, un homme est installé qui prend un verre. Dans le liquide qui miroite, une vision s'agite. Un drame se prépare dont l'homme a la prémonition. Il voit la femme qui se noie. Sur fond de mer et de ciel bleu, il se lève et s'en va. Elle est retrouvée morte sur le sable. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ « Le trésor des grotocéans ». Au fond des abîmes de la mer évolue un monde étrange. Des êtres orange aux yeux bleus ont organisé à l'ombre de grottes immenses une civilisation très proche du monde sub-marin. Des lits de cuivre 1900, des trombones, des monoskis, des boîtes de conserve et... mille autres choses sont là, sur le fond de la mer. Des « gens » les utilisent avec ingéniosité tout en ignorant le sens caché de ce qui n'est

qu'un assemblage d'ustensiles dépareillés : le monde d'en-bas est la poubelle d'en-haut et s'en accomode. Les poulpes jouent aux éboueurs et l'objet devient roi. Il entre même dans des musées ! Tout va bien jusqu'au jour où deux « grotocéans » déjouent la surveillance de leurs frères de sang et volent dans la grotte-musée une bouteille mystérieuse... Commence alors, dans un décor moussu et humide, l'aventure du « trésor des grotocéans ». Les marionnettes en caoutchouc coloré, aux allures naïvement comiques, évoluent dans un monde féérique. Les enfants de cinq à douze ans, à qui ce court métrage de Co Hoedeman est destiné, découvrent une fable espiègle à la fraîcheur toute « marine ». *Vu au Centre culturel canadien, Paris ; production de l'Office national du film.*

## VARIÉTÉS

■ Diane Tell chante sans tragédie, avec des mots simples, les cris, les réflexions, les histoires de tous les jours et les gens sans histoire. « Dans un cadre sur mon bureau, un portrait de nous



deux. C'est fou ce que tu as l'air de m'aimer, toi, l'amant qui m'a froidement balayée. Ça fait clic, sur un instantané ». Le verbe venant servir la musique, « Je suis en amour » ou « Si j'étais un homme » sont avant tout des compositions musicales. Le français, langue difficilement modulable, s'intègre aux tempos anglo-saxons, syncopés et volatiles : le son est dit « américain » et il n'est plus de poème, de message ou de discours qui ne soit absorbé. La voix fraîche et